

bien



LES GIRONDES 53-54. — L'ère Gérard avec une grande équipe dont on peut reconnaître les éléments, de gauche à droite, debout : Gérard (entraîneur), Bernard, Siciatek, Garriga, Kargu, Grimonpon, Janczewski, Astresses, Paillet (masseur). Assis : Meynieu, De Kubber, Abdesslem, Gallice, De Harder, Doye. Accroupis : Persillon, Pardo, Wozniesko, Chayssac, Rico, Turbeky.

surplus, voici l'équipe qui infligea 9 buts à 0 aux « Verts » : Villenave, Meynieu, Garriga, Siciatek, Gallice, De Kubber, Baillet, Kargu, Lukac, Doye, De Harder (arbitre : M. Bernes).

Ces chiffres encourageront certainement le président Claude Bez et ses collaborateurs à continuer d'entreprendre et de réussir, pour mieux pouvoir persévérer...

L'ère Artigas

Comme tout grand seigneur, Artigas n'a pas eu que des amis et comme tous ceux qui ont du caractère il l'avait mauvais ! Authentique vedette espagnole, glorieux pilote de chasse, Girondin des années 1939-1942, il s'éclipsa durant la guerre pour revenir à Bordeaux en 1952 où l'appela le président Henri Martin qui a succédé à Michard-Pélessier. Bordeaux se trouve en Seconde division (avec l'Olympique de Marseille !).

En quelques coups de houssine et de clé à molette, l'entraîneur catalan va remettre le convoi en route. Au soir de la cinquième journée, les Girondins, nouveaux promus et qui brûlaient « en enfer » depuis des années, sont premiers de Division nationale. La presse parisienne s'émue : « Artigas fait des Girondins une machine de guerre... » « Ce ne sont plus des matches de football mais des raids de commandos... » Au bout des commentaires larmoyants des journalistes « capitales » il y a les Girondins invincibles durant douze rencontres... et 30 000 spectateurs payants pour un Bordeaux-Monaco (1^{er} mai 1963) qui sera décisif ! Monaco l'emporte par 1 à 0 grâce à l'arrière central Rey qui, avec la complicité de Taberner, bat son propre gardien Ranouilh ! Mais des « nouveaux » portent leur aide aux anciens : Calléja, Gori, Abossolo, Robusch, Chorda, Moevi, Guillas, Couécou, Péri, Ruitter collaborent à une série de dix-huit rencontres sans défaite ! Artigas rejoint son Espagne natale et ses deux adjoints (Danzelle et Urtiz) vont arriver Bakrim qui prend la lourde succession de Salvador Artigas.

La situation financière du club est catastrophique (les vedettes coûtent cher !). Une nouvelle finale de Coupe de France perdue contre Saint-Etienne n'arrangera rien et l'arrivée de Jacky Simon, de Petyl et de Burdino ne compensera pas les départs de Couécou, Calléja, Chorda, Abossolo, De Bourgoing, Baudet et Péri. Le public boude. Une rencontre entre Saint-Etienne et Bordeaux, pourtant coéquipiers, n'attirera le 1^{er} juin 1969 que 4 667 spectateurs !

Bakrim « liquidé », Danzelle assurera l'intérim et le dynamique comité de gestion composé d'Emile Laurent, Jean-René Maury et André Stolpner (mon camarade de Faculté) cédera la place à Jean Boingnères. La « belle époque » est terminée ! En 1970-1971, un directeur de salut public est élu. M. Henri Martin est président général, M. Jean Roureau est président du directoire où siègent Jacques Descudet, Jean Boingnères, René Gallice, Pierre Dutruilh, René Bex et Jean Swiatek. Entre-temps, M. Chaban-Delmas avait été premier ministre et l'on trouvait « au pouvoir » M. Delaunay, préfet igame de la Gironde, le sé-

nateur Raymond Brun à la tête du Conseil général, le professeur Girard, président du Syndicat d'initiative, et Pierre Delmas, président de la Chambre de commerce et d'industrie de Bordeaux. C'était aussi le temps où Jean Vingeon publiait dans « Sud-Ouest Dimanche » de virulentes « Lettres ouvertes aux pontes bordelais »...

L'ère Jacquet

Comme il y a les ténors à l'opéra ou en politique, les pics dans les chaînes de montagne, les génies en littérature ou en mathématiques, les virtuoses en musique et les grands maîtres en peinture, il y a de bons entraîneurs, de très bons entraîneurs, de grands entraîneurs en football. A moins de jouer les

« Larousse » ou les « Quid », on ne peut énumérer tout le monde et, dans ce domaine particulier de l'entraînement, nous avons parfaitement conscience de nos lacunes et de nos « ellipses ». Parler de Diaz, de Gérard, d'Artigas ou de Jacquet ne signifie absolument pas que l'on oublie ou méprise Schwartz, Mathieu, Stern, Urtizbère, Oscar Saggiaro (camoufflé en O'Skarr par Raymond Brard), Buryan, Montès, Michelena, Libar, Philippon, Menaut, Bakrim, Carniglia, Goethals ou autres Danzelle...

Nous avons donc dû choisir les « têtes de série » tout comme en ce qui concerne les équipes dirigeantes quand nous citons Olivier Lhoste-Clos ou Darchand, nous n'oublions pas Riben, Gelloz, Quintana, Bordes, Bouchet, docteur Bosredon, Montell, Car-

rère, Pinaud ou Deleerm. Si nous insistons davantage sur le rôle prééminent de Jean Pujolle, de Humarau ou de Henri Martin nous avons aussi en mémoire le dévouement de Riu, Audy, Dupeux, Lestonnat et autres David qui aidèrent considérablement des hommes comme Emile Laurent ou Jean-René Maury au cours de très difficiles périodes.

Le même raisonnement et la même technique de l'oubli apparent s'appliquent également aux dirigeants actuels.

Il serait évidemment plus « spectaculaire » mais plus démagogique de parler de Didier Couécou, de Jean Tigan, d'Alain Giresse ou de Marius Trésor en passant plus ou moins sous silence l'action essentielle de René Parrot, d'Yves Fetet, du docteur Boutges, de Jean-Pierre Hourcade, d'André Sainte-Claude qui rejoint et conforte les efforts de Roureau ou de Bez.

Nous avons très peu et très mal connu M. Jean Roureau, ce qui, du coup, nous laisse d'autant plus à l'aise pour répercuter ce que l'on m'a dit de lui : « Jean Roureau, parti en 1977, considérait qu'une présidence, compte tenu du poids de la charge, devait être limitée dans le temps. Il a préparé le passage du témoin à Claude Bez que, pendant trois saisons, il a formé à cet effet. Actuellement vice-président délégué à la Ligue professionnelle de football (ex-Groupement), Jean Roureau a été un « grand président ».

M. Claude Bez (que je connais un peu moins mal) a — lui — fait un pari qui est apparu insensé à plus d'un « ancien » ! Sa réussite actuelle est la plus efficace des ballons. Moins que quiconque il ne se fait d'illusions sur l'ampleur et la difficulté de la tâche. Pour réussir définitivement, « il faut (m'a dit le très sérieux directeur administratif) 19 000 spectateurs de moyenne pour les matches joués au Stade municipal. Depuis le début de cette campagne (jusqu'à présent victorieuse), ce chiffre est atteint ».

Comme l'écrivait Goethe, « le chef-d'œuvre c'est de durer ». Pourquoi Bordeaux échouerait-il où Saint-Etienne réussit depuis dix ans ? Ce n'est, au fond, qu'une affaire de solidarité et les sénateurs de Byzance n'ont détruit la Cité qu'à force d'avoir discuté sur le sexe des anges...

Le président général André Sicard et les vingt-trois présidents de sections (je crois) connaissent leur histoire de l'Antiquité.

C'est seulement dans la cohésion générale que les « Girondins-Aquitains-Européens » réussiront et imposeront leur très sympathique et pacifique victoire.

(1) Voir « Sud-Ouest Dimanche » de dimanche dernier.

JE REMERCIE du fond du cœur MM. Jean Pujolle, Henri Martin, André Gérard, Jean Gelloz, M. et M^{me} Albert Riu, Jean Brard, André Deleerm, René Parrot, Didier Couécou, Jean-Pierre Hourcade, André Sainte-Claude (et ses fabuleuses archives) pour la courtoisie et la gentillesse avec lesquelles ils m'ont reçu et ouvert leurs dossiers.

J. V.



RUITER. — L'avant centre de l'équipe Artigas qui resta 18 matches sans connaître la défaite.

remonte en Division nationale et, sur la lancée, remporte le titre... avec six points d'avance sur Lille. Finalistes de la Coupe latine après avoir battu l'Athlético de Madrid, les Girondins, privés de leur vedette De Harder et avec, dans les buts, le junior Astresses, réussissent un premier nul contre Benfica, « la meilleure équipe du monde de l'époque », et joueront « au finish » une seconde finale au cours de laquelle Astresses, jusque-là sensationnel, va céder sous la charge impétueuse de l'avant-centre portugais Julio et marquera contre son camp. Heureux de l'aubaine, l'arbitre italien, M. Bertolio, validera le but et pourra enfin rentrer chez lui. Il y avait deux heures et vingt-six minutes que l'on jouait.

Mais puisque nous avons parlé de « période faste », je pense — notamment — aux foules qui envahissaient le Stade municipal bordelais sous le proconsulat Jean Humarau, Jean Pujolle, André Gérard, voici des chiffres.

Pour les années 1949-1952, je note un Girondins-Toulouse avec 19 000 spectateurs; 28 000 pour un Girondins-Lille; 22 000 pour voir dévorer (4-0) l'illustre Racing-Club de Paris; 23 594 pour un Bordeaux-Toulouse (2-1); 23 200 pour Bordeaux-Strasbourg (2-0); 26 000 pour Lille qui bat les Girondins 3 à 1; 20 047 pour un « historique » Bordeaux-Saint-Etienne, le dimanche 9 novembre 1951, que les Girondins remporteront par 9 buts à 0 (Lukac avait marqué quatre fois, De Harder trois fois, tandis que Doye et Baillet soldaient l'addition); 30 405 pour la venue de Nice; 20 200 pour le Racing; 21 000 pour Reims; 31 409 spectateurs payants pour un Girondins-Le Havre du 23 mars 1952. L'arbitre, M. Le Foll, avait dû retarder l'heure du coup d'envoi pour faire dégager le terrain où s'étaient « tassés » plusieurs milliers de spectateurs ! Et enfin — parce que le succès appelle le succès — 61 492 spectateurs à Colombes pour une inoubliable finale de Coupe de France entre Nice et Bordeaux, le 4 mai 1952 où M. Devillers, l'arbitre, siffla... dix fois les mises ou les remises en jeu puisque les Azuréens l'emportèrent par 5 buts à 3. Au